

M. TURMEL N'ASSISTERA PAS AUJOURD'HUI A LA SÉANCE DE LA CHAMBRE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.499. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
18
SEPTEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

IL Y A TROIS ANS, LE PREMIER OBUS TOMBAIT SUR LA CATHÉDRALE DE REIMS



VUE AERIEENNE DE LA BASILIQUE, DU FAUBOURG CERES ET DES QUARTIERS LES PLUS EPROUVES

Le 19 septembre 1914, sans pouvoir invoquer même l'apparence d'une nécessité militaire, les Allemands soumettaient la cathédrale de Reims à un bombardement systématique et furieux. La France dénonça à l'indignation universelle cet acte révoltant de

vandalisme. Depuis lors, l'artillerie ennemie s'est acharnée sur ce sanctuaire de notre histoire, qui n'est plus, entre ses murs presque intacts, qu'un monceau de ruines, et sur la malheureuse cité, dont voici une saisissante et récente photographie prise en avion.

Ayuntamiento de Madrid

LA RENTRÉE DES CHAMBRES

Le cabinet Painlevé, dont la déclaration sera d'une netteté et d'une franchise absolues, est assuré d'une forte majorité.

Les Chambres reprennent aujourd'hui leurs travaux interrompus par six semaines de vacances.

Dans les deux assemblées, la déclaration ministérielle sera lue au début de la séance : à la Chambre, par M. Painlevé, président du Conseil ; au Sénat, par M. Raoul Péret, garde des Sceaux.

Puis, tandis que la Haute-Assemblée se contentera de régler son ordre du jour avant de renvoyer sa séance, la Chambre voudra, sans doute, discuter les interpellations visant la politique générale du gouvernement.

La déclaration ministérielle sera très nette. Suivant son habitude, M. Painlevé, président du Conseil, exposera clairement la politique que le gouvernement entend suivre et les mesures par lesquelles il compte donner à la conduite de la guerre une impulsion plus vigoureuse. Il demandera à la Chambre d'exprimer son opinion avec la même clarté.

Les socialistes, qui se réuniront ce matin à la Chambre, paraissent — à part les minoritaires — devoir faire crédit au gouvernement, le ministre Painlevé peut compter sur une imposante majorité.

Les interpellations déposées

Neuf demandes d'interpellation sont déposées :

Trois, de MM. Aristide Jobert, Chaullin-Servinière et Augagneur, visant la politique générale du gouvernement ;

Deux, de M. Deguise, ont trait : l'une, aux permissions sur le front français et sur le front d'Orient ; l'autre, à la réorganisation des régions libérées ;

M. Louis Dubois interpelle également sur la conduite générale de la guerre ; M. Boret, sur le ravitaillement du pays et la qualité du pain ; M. Landry, sur la réorganisation économique du pays ; M. Cosnier, sur le renvoi des vieilles classes.

MM. Bracke et André Lebey ont manifesté, d'autre part, leur intention d'interpeller sur l'affaire Almeray. Et on sait que M. Turmel veut interpellier aussi... sur l'affaire Turmel.

Le gouvernement acceptera aujourd'hui la discussion immédiate des interpellations sur la politique générale, de façon à permettre à la Chambre de manifester, sans retard, son sentiment à l'égard du nouveau cabinet.

En ce qui concerne l'interpellation sur le cas de M. Turmel, le gouvernement estime qu'en l'état elle ne peut être acceptée et que l'ajournement du débat doit être prononcé.

Les radicaux-socialistes et le ministre Painlevé

Au cours de la réunion qu'il a tenue, hier, à la Chambre, le groupe du parti radical et radical-socialiste s'est occupé de la situation politique et a envisagé l'attitude à prendre à l'égard du ministre Painlevé.

MM. Daniel Vincent, René Besnard et Maurice Long ont exposé les motifs auxquels ils avaient obéi en acceptant d'entrer dans le nouveau gouvernement. M. René Renoult, président du groupe, a indiqué, par contre, les considérations qui l'avaient amené à s'abstenir conformément à la décision du groupe.

Une vive discussion s'est alors engagée. Finalement, M. André Hesse, tout en regrettant l'absence de socialistes dans le cabinet, a fait observer que la personnalité de M. Painlevé donnait toute garantie aux radicaux socialistes.

M. André Hesse ajouta qu'il convenait de faire au nouveau gouvernement un large crédit et de le juger sur sa déclaration et sur ses actes. Sur sa proposition, le groupe adopta à l'unanimité l'ordre du jour pur et simple en lui donnant cette signification.

D'autre part, après avoir entendu M. Malvy sur l'ensemble de la politique qu'il a suivie au ministère de l'Intérieur et sur les circonstances qui l'ont amené à donner sa démission, le groupe — comme l'avait fait M. Ribot au Conseil des ministres — a remercié le député du Lot des services qu'il a rendus pendant trois ans à la défense nationale et lui a renouvelé l'expression de sa sympathie et de sa confiance.

L'as anglais Insall s'évade d'Allemagne

LONDRES, 17 septembre. — Le capitaine Gilbert-Martin Insall, l'as anglais, décoré de la croix de Victoria, a pu s'échapper d'Allemagne, après vingt mois de captivité.



L'AVIATEUR INSALL

Le capitaine Insall, qui est bien connu à Paris, où il a passé sa jeunesse, fut fait prisonnier à La Bassée. Il avait déjà tenté trois fois de s'échapper mais avait été repris.

Garros, moins heureux, a échoué de nouveau.

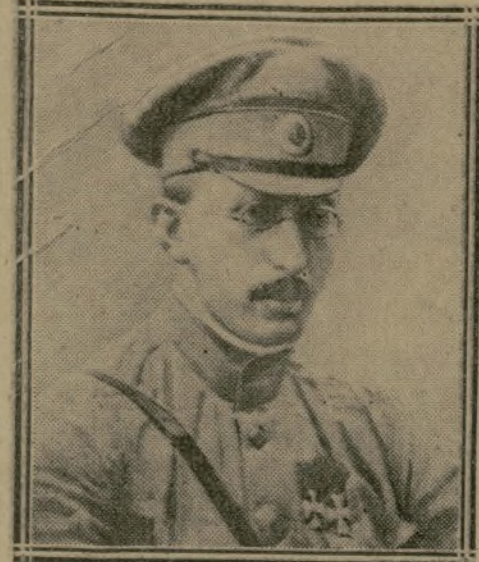
STOCKHOLM, 17 septembre. — L'Aftenbladet apprend qu'un Suédois du nom de Karl Almborg vient d'être arrêté en Allemagne pour avoir tenté de faire évader le célèbre aviateur français Roland Garros.

LE DANGER MAXIMALISTE

Les exigences des partis d'extrême-gauche se heurtent au refus de Kerensky, qui n'entend pas se laisser déborder.

La situation politique de la Russie est en ce moment-ci éminemment instable, et la physionomie des événements change d'heure en heure. Voici pourtant comment, d'après les informations les plus sûres qui soient parvenues à Paris dans la journée d'hier, se présentent les choses.

Si singulier que le fait puisse paraître, les difficultés auxquelles se heurte en ce moment Kerensky viennent de ce que, dans l'épisode Kornilof, il a été trop vainqueur. En effet, aussi long-

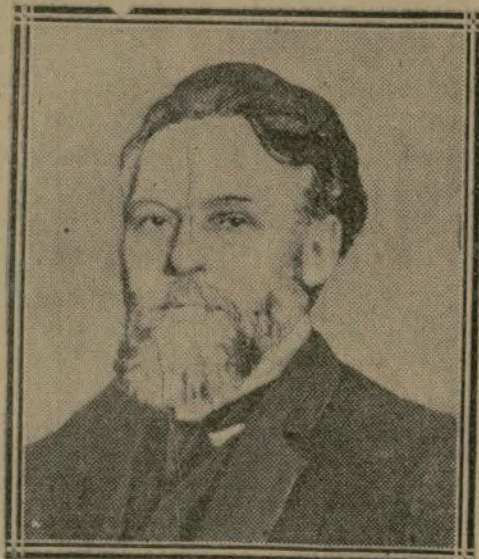


GÉNÉRAL VERKHOVSKY

temps que la tentative de Kornilof est apparue comme un danger, tous les partis révolutionnaires, y compris les maximalistes, se sont groupés autour de Kerensky. Mais, une fois le mouvement réprimé, les mêmes partis ont demandé leur salaire. Le jeune dictateur ayant manifesté sa volonté de faire un ministère d'union sacrée, les maximalistes lui ont signifié leur opposition à ce projet et lui ont fait connaître qu'il devait compter avec eux.

A cette sommation, à ces exigences, Kerensky a répondu par un refus énergique et fier. Il a déclaré qu'il maintenait sa décision de former le ministère d'union sacrée dont la crise récente lui a montré la nécessité. « Si je ne réussis pas à faire ce ministère avec le Soviet, aurai-je dit en substance, je le ferai contre le Soviet. »

Cette attitude a causé un violent mé-



M. KISCHINE

contentement chez les maximalistes, qui ont déjà, ou peu s'en faut, déclaré la guerre à Kerensky.

Le chef du gouvernement ne paraît pas s'être laissé émouvoir par cette nouvelle menace. Etant données l'opposition qu'il rencontre à l'extrême-gauche et les garanties qu'on exige de lui dans certains milieux libéraux, il a pris le parti de remettre à plus tard la constitution du ministère et de gouverner provisoirement avec le Directoire de cinq membres dont il est le chef.

Il est fort probable que cette solution excitera encore davantage la colère du Soviet de Petrograd, où les bolcheviki sont redevenus l'élément dominant. Telle était la situation aux dernières nouvelles parvenues de Russie, et l'on ne saurait se dissimuler qu'elle est chargée de plusieurs points noirs. La question, aujourd'hui, est peut-être de savoir si Kerensky pourra venir à bout du mouvement maximaliste aussi facilement qu'il a triomphé du coup d'Etat de Kornilof.

Jacques BAINVILLE.

L'attitude du Soviet

PETROGRAD, 17 septembre. — La ville est calme, l'application rigoureuse de la loi martiale paraît avoir suffi à rétablir l'ordre.

Les délégués du Soviet collaborent ardemment à l'œuvre du gouvernement provisoire. Ils ont, de leur propre initiative, procédé à de nombreuses perquisitions au domicile des personnages suspects et ils ont ordonné l'arrestation de plusieurs officiers.

L'attitude de Kornilof a contribué d'ailleurs à accroître la puissance du Conseil des ouvriers et soldats. D'autre part, elle a renforcé la situation des maximalistes, dont l'influence s'est accrue dans la capitale et dans les principales villes du pays.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

LES COMBATS DE LIVONIE

Le retour offensif de nos alliés, rectifiant et stabilisant leurs positions, écarte la menace allemande sur Petrograd.

La situation paraît se stabiliser en Livonie. La 12^e armée russe, par un vigoureux retour offensif où les troupes de Lithuanie se sont particulièrement distinguées, est parvenue à rectifier entièrement sa ligne au sud de la route de Pskov par l'occupation de Kronenberg, Pelne, Neu-Keipen, Alt-Keipen et Sisse-gane. Aucune manœuvre de débordement n'est plus possible contre des positions ainsi appuyées l'une par l'autre. Les Allemands se retranchent devant elles, de même qu'ils se retranchent, au nord de la route de Pskov, sur la rivière Meloupe, et la lutte se réduit de nouveau à des engagements d'avant-postes et à des actions d'artillerie.

C'est ainsi qu'une fois de plus une offensive commencée à grand fracas s'arrête et s'ankylose après son premier succès. Les critiques militaires allemands, celui de la Gazette de Francfort entre autres, qui, à cette occasion comme aux précédentes, ont célébré avec emphase « le retour à la guerre de mouvement », doivent regretter les faux espoirs qu'ils ont donnés au public. La vérité est que la guerre de mouvement n'est possible, dans les conditions du combat moderne, que pendant de très brèves périodes, pour peu que l'armée dont le front a été rompu garde la faculté de s'accrocher au terrain et de se reformer en arrière de sa ligne primitive.

Ce fut le cas de la 12^e armée russe en Livonie, comme de la 11^e armée en Galicie, comme de l'armée roumaine en l'an passé. Les Allemands ne marcheront pas plus sur Petrograd qu'ils n'ont marché sur Odessa.

Reste la chance d'une bataille navale, où la flotte russe de la Baltique serait écrasée, et d'un débarquement sur les côtes de Finlande. Chance bien incertaine, car le golfe de Riga, où aurait lieu la bataille, est d'une navigation difficile à qui n'en connaît pas exactement les passages ; les Russes n'ont pas manqué d'y semer des mines ; leur flotte est intacte ; enfin, une attaque menée par mer contre des ouvrages de la côte est vouée presque fatalement au désastre.

Jean VILLARS.

"NOUS SOMMES VENUS APPRENDRE ET NON ENSEIGNER"

Telle est la déclaration flatteuse et touchante qu'a faite hier à Paris le haut commissaire de la Croix-Rouge américaine.

Le major Murphy, haut commissaire de la Croix-Rouge américaine en Europe, a fait hier, au cours d'un déjeuner de l'Association de la presse anglo-américaine, la déclaration suivante :

Nous sommes ici en France non pas pour y faire des obligations, mais pour essayer de payer en quelque mesure une grande dette dont l'origine remonte au temps où notre pays était encore dans les douleurs de l'enfance et qui, au cours des trois dernières années, a si bien grandi que c'est à peine si nous pouvons espérer de nous en acquitter complètement.

D'autre part, rien ne serait plus faux que de nous prêter l'ambition d'introduire en France des méthodes américaines. Nous n'avons qu'un désir, un grand désir, c'est que les Français veuillent bien nous permettre de prendre à notre compte une partie de leur tâche et de l'accomplir de la manière qui leur plaira et qu'ils approuveront. J'irai plus loin : nous sommes venus apprendre, et non enseigner.

C'est mon sincère espoir que, quand nous rentrerons chez nous après la guerre, notre nation se sera enrichie en appréciant mieux les trésors de beauté de la vie française et de la civilisation française, et que, pour nous inspirer dans l'avenir, nos aînés garderont comme un trésor la mémoire vivante des héros dont l'ardeur magnifique, l'esprit



LE MAJOR MURPHY

de sacrifice et la poitrine découverte ont soutenu le choc de la bataille depuis l'été de 1914.

Accident dans un arsenal

A la suite d'un éboulement qui s'est produit à l'arsenal de Rennes, douze ouvriers mobilisés ont été blessés. Ils ont été transportés à l'hôpital militaire et le président du Conseil, ministre de la Guerre, a décerné par télégramme la médaille militaire à deux de ces ouvriers grièvement blessés.

M. TURMEL EST PARTI HIER POUR LOUDÉAC

Il avait donné, le matin, de nouvelles explications aux questeurs du Palais-Bourbon.

UNE INSTRUCTION EST OUVERTE CONTRE X...

La présidence de la Chambre et la questure se sont occupées hier du cas de M. Turmel.

Hier matin, le député des Côtes-du-Nord était convoqué dans le cabinet de M. Deschanel. Les questeurs, MM. Saumande, Jean Durand et Lenoir, étaient présents.

Vivement et longuement pressé de faire connaître l'origine de la somme trouvée dans son vestiaire ainsi que les noms des maisons qui la lui ont versée, il s'y est refusé et il a consigné son refus par écrit. Il s'est ensuite retiré.

Un quart d'heure après, il est revenu demander une audience et il a écrit la lettre suivante :

Paris, le 17 septembre 1917.

Monsieur le président,
Messieurs les questeurs de la Chambre des députés, Paris.

Le paiement qui m'a été fait l'a été par la Banque Fédérale Suisse et avait pour objet le paiement de conseils donnés pour bénéficier de droits fiscaux et similaires, en France.

L. TURMEL.

Ajoutons qu'à sa sortie M. Turmel, interrogé, a déclaré que, la présidence étant saisie de l'affaire, il n'avait rien à dire, mais qu'au surplus « il n'était pas mécontent ».

Une déclaration de M. Paul Deschanel

Le président de la Chambre a déclaré, d'autre part, au sujet de l'affaire Turmel :

Le 10 juillet, un questeur m'informa qu'un garçon de la Chambre, en rangeant les vestiaires, avait trouvé la veille, dans la partie de l'un d'eux attribuée à M. Turmel, une enveloppe ouverte, sans adresse, contenant 25.000 francs en billets de la Banque Suisse (aucune autre pièce, aucune indication) ; qu'il l'avait, suivant la règle, remise à son chef, que celui-ci l'avait portée à la questure, et qu'enfin la questure l'avait déposée à la caisse, en attendant qu'on vint la réclamer.

Peu après, un autre questeur m'informa qu'un individu paraissant suspect venait de temps en temps s'entretenir avec M. Turmel, dans la salle des Pas-Perdus. Il me pria de mettre le ministre de l'Intérieur au courant. L'individu en question fut surveillé.

L'enquête continua pendant la séparation de la Chambre. D'autre part, M. Turmel avait quitté Paris, dès le 17 juillet, je crois. Il était à Loudéac, et il ne revint pas avant notre prorogation.

Etant données ces circonstances, nous avons décidé de continuer à recevoir les éclaircissements que l'enquête pouvait fournir et de voir notre collègue dès la rentrée, d'autres procédés pouvant présenter, à tous les points de vue, des inconvénients plus graves.

Vous savez le reste.

Le départ

M. Turmel a pris hier soir, à 8 h. 20, le train pour Loudéac !

Si ce n'est pas un coup de théâtre, c'est



LE JUGE D'INSTRUCTION GILBERT (Phot. Henri Manuel.)

pour le moins une brusque sortie de scène que, lui-même, la veille, ne semblait point prévoir.

Nous avons trouvé le député des Côtes-du-Nord, quelques minutes avant son départ, dans un restaurant voisin de la gare Montparnasse.

— Eh bien, monsieur le député, la journée n'a pas été bonne pour vous.

— Toujours des légendes ! Toujours de fausses interprétations ! Et l'on dira sans doute demain que je me suis sauvé. Cette journée, je la trouve, au contraire, excellente, et je me sens moralement regaillardir. Les choses évoluent dans le sens d'une stricte justice. Puisse celle-ci être prompte ! Déjà, on abandonne les histoires de haute trahison et l'on verra bientôt ce qu'il entre de commerce avec l'ennemi dans les opérations auxquelles j'ai prêté mon concours et qui n'ont pu se faire que sous le double contrôle des gouvernements suisse et français.

— Pourquoi quittez-vous Paris ?

— Parce que je n'ai plus rien à y faire et que j'ai besoin de me reposer. Je comptais pouvoir amorcer demain le débat à la Chambre, mais le gouvernement ajourne l'interpellation. Je ne veux pas que ma seule présence puisse créer des incidents. On a jugé qu'il valait mieux que je m'en aille. Je me tiendrai là-bas à la disposition de la justice et du gouvernement, et il est d'ailleurs probable que mon absence sera de courte durée. Je m'en vais satisfait autant qu'on peut l'être quand on voit approcher la fin de la plus douloureuse épreuve qu'il soit donné à un homme de supporter. L'action est entrée dans une phase décisive. Il était temps.

— Etes-vous satisfait d'avoir révélé le nom de la Banque Fédérale Suisse ?

— Je me suis incliné devant cette nécessité.

M. Turmel quitte sa table pour se rendre à la gare, et je lui dis :

— Votre train est à 8 heures 20. Regardez votre montre : vous allez le manquer !

— Il partira peut-être avec du retard, mais il ne partira pas sans moi !

Sur le quai, M. Turmel, que l'on n'attendait plus et qui n'a encore d'autre bagage que son parapluie, est entouré d'une haie vive de journalistes, d'agents de la Sûreté

et de curieux. A grands pas, il se dirige vers le train, néglige les wagons de queue et choisit en tête son compartiment. Cette fois il l'accueille avec un peu de lassitude les éclairs de magnésium qui illuminent la foule et les appareils photographiques braqués sur lui.

Dans le couloir du wagon — décidément le train a du retard ! — les opérateurs prennent les derniers clichés au prix d'une fumée épaisse. M. Turmel tourne le dos. Ce couloir est d'ailleurs envahi par des



M. TURMEL PART POUR LOUDÉAC

personnes qui n'ont pas l'intention d'aller à Loudéac.

— On manque un peu de courtoisie à l'égard de ceux qui veulent passer, dit tristement le député.

Mais des coups de sifflet retentissent : des gens descendent, d'autres s'installent. M. Turmel est parti ! — ROGER VALBELLE.

UNE INSTRUCTION EST OUVERTE

Nous avons dit qu'après avoir été longuement entendu, dimanche, par M. Mouton, directeur de la police judiciaire, en présence de MM. Prouharam, substitut, Darrou et Farallog, commissaires aux délégations judiciaires, M. Dothée, l'ami de M. Turmel, avait remis à M. Mouton un certain nombre de documents se rapportant aux opérations traitées par le député de Guingamp. Ce dossier fut transmis, hier matin, à M. Lescouvé, procureur de la République, qui se rendit immédiatement au ministère de la Justice, où il conféra avec le garde des Sceaux. A l'issue de cet entretien, la note suivante fut communiquée :

« A la suite des enquêtes auxquelles a donné lieu l'affaire Turmel, et de la révélation de certains faits, notamment de la découverte d'une correspondance relative à des marchés importants négociés en 1916 et en 1917 avec une maison située en pays neutre et portant sur plusieurs milliers de barufs qui semblaient destinés au ravitaillement de l'Allemagne, le garde des Sceaux a prescrit l'ouverture d'une information pour commerce avec l'ennemi.

« Cette information permettra d'entendre les personnes qui ont été mêlées à cette affaire et d'inculper, s'il y a lieu, celles contre lesquelles seraient relevées des présomptions suffisantes.

« M. Gilbert, juge d'instruction, a été chargé de l'affaire. »

De retour au Palais, M. Lescouvé manda à son cabinet MM. Gilbert, Mouton et Darrou. Dès cet instant, une instruction était ouverte contre X... et tous autres, le dossier fut remis au magistrat instructeur et des mandats d'investigation furent remis à MM. Mouton et Darrou.

Le procureur de la République et le juge d'instruction, après avoir examiné les successives versions de M. Turmel, décidèrent que le député de Guingamp serait prochainement entendu à titre de témoin, seule procédure possible en raison de l'immunité parlementaire qui le couvre pour le moment.

L'affaire du chèque

Mlle Louise Castéran-Legendre, demeurant 8, rue Mariton, à Saint-Ouen, qui, de février à septembre 1916, fut la dactylographe de l'inculpé Marion, a été entendue hier matin par le capitaine rapporteur Bouchardon.

La jeune secrétaire rapporta combien lui avaient paru singulières les « opérations » traitées par Duval et Marion dans les bureaux du Courrier vinicole et de France-Télégrammes, 17, rue Le Pelelier. A plusieurs reprises, Mlle Castéran déclara à sa famille que les travaux de copies qui lui étaient confiés lui semblaient suspects et qu'elle avait perçu des bribes de conversations qui ne laissaient pas que de l'inquiéter un peu sur les agissements des administrateurs du Bonnet Rouge.

Le témoin a également confirmé les déclarations, précédemment recueillies, de Mme Renée Lewis, dactylographe spécialement attachée à Duval, qui copia à plusieurs exemplaires et dans le plus grand secret le document confidentiel sur l'armée d'Orient.

Le capitaine Bouchardon a ensuite entendu deux témoins importants, l'un adjoint interprète, l'autre sous-lieutenant interprète. De ces auditions, rien n'a transpiré.

Dans la soirée, l'officier instructeur a été invité à fournir d'urgence à la chancellerie un rapport d'ensemble sur l'instruction actuellement en cours dans l'affaire du Bonnet Rouge.

Ajoutons que les documents trouvés dans la Seine, ainsi que nous l'avons relaté, ont été transmis à M. Farallog, commissaire aux délégations judiciaires. Ces documents qui se rapportent à l'affaire du chèque font l'objet d'un examen approfondi.

LES CONTES D'EXCELSIOR

PEINTURE MODERNE

PAR

ANDRÉ REUZE

Ayant réalisé de jolis bénéfices dans la fabrication des chaussures pour l'armée, M. Larsson crut le moment venu de faire fixer ses traits sur la toile par un artiste arrivé. Le choix d'un peintre l'arrêta longtemps. Enfin, il pensa que son ami Bernard Lhermitt, le critique d'art, pourrait le renseigner.

— Qu'à cela ne tienne, dit Bernard Lhermitt, je te présenterai à mon ami Tono Verdi, le peintre argentin.

— Il a du talent ?

— Du talent ?... Mais c'est un futuriste.

— Et tu crois qu'il me fera ressemblant ?

— Que tu es arriéré !... Il ne s'agit pas de faire ressemblant, mais de rendre l'atmosphère enveloppante d'une figure humaine. Personne, mieux que Tono Verdi, n'attrapera que l'atmosphère.

— Au surplus, il expose quelques toiles aux Néo-Pantelants. Viens voir ça.

— Ils entrent. Des jeunes femmes alanguies, toutes en jambes, exprimaient d'une voix de tête des opinions excessives. M. Larsson remarqua aussi quelques uniformes d'aviateurs et de jeunes civils élégants, qui avaient trop monté leurs bretelles.

— Cependant le critique l'arrêtait devant une petite toile où le cobalt, le vermillon, l'ocre et le violet se trouvaient aux prises avec un jaune lampant plein d'insolence.

— Eh bien ?... dit-il triomphant.

— M. Larsson s'approcha pour voir la légende du tableau. Il lut :

TONO VERDI
Girafe s'enivrant à l'oxyde de plomb
Etude

— C'est... nouveau, c'est... éclatant, dit-il. Mais quel idiot a donc encadré cela à l'envers ?

— Rapidement, le critique l'avait poussé vers la sortie.

— J'ignorais complètement ton penchant pour l'alcool. Dieu veuille que l'on ne t'ait pas entendu ! Ah ! ces hommes d'affaires !...

Après s'être fait prier, le critique consentit pourtant à écrire un mot de recommandation sur sa carte. L'autre lui serra les mains avec reconnaissance et, dès le lendemain, il se présentait chez l'artiste.

Un valet nègre l'introduisit dans un salon vide or, sans meubles, où des parfums brûlaient dans des amphores de pierre. Des coussins de soie noire jonchaient les tapis et aussi des pétales de roses. Parut Tono Verdi. C'était un garçon de vingt-cinq ans, rasé, monoclé, coiffé en phoque, tout de blanc vêtu, un charmant joueur de tennis, d'aspect si sympathique que M. Larsson lui tendit la main.

— Il ne la vit pas.

— Vous désirez ? demanda-t-il d'un ton qui refusait.

Péniblement, l'industriel exposa sa demande, insista, supplia presque, et l'on tomba enfin d'accord pour cent louis.

— Mon rêve, expliqua M. Larsson, serait d'être représenté en maillot de bain. Je suis bon nageur, et l'été dernier encore à Deauville...

— En maillot, mais c'est presque du nu ! Vous ignorez, monsieur, que nous combattons à outrance le nu masculin et assomant.

— Vous m'étonnez, les grands maîtres...

— Ah ! de quelles ordures allez-vous parler ! Evitez-moi la crise de nerfs que me procure l'évocation de ces toiles bitumineuses...

— Mais, si vous ne me représentez pas sans vêtements, comment pourriez-vous me peindre à la nage ?

— N'avez-vous donc jamais vu quelqu'un tomber à l'eau tout habillé ?...

Tant de logique désarmait M. Larsson.

— Du reste, continua Tono Verdi, le modèle a si peu d'importance... Ce qu'il faut représenter, c'est une ambiance.

— Tiens, je serais curieux de connaître mon ambiance. Jamais je n'avais songé à mon ambiance.

— Le monde, constata l'artiste, se confine dans la convention et la routine.

Le lendemain, il commençait le portrait. En jaquette, M. Larsson prit la pose et, à la fin de la séance, demanda la permission de regarder.

Il aperçut une sorte de Bouddha dont les vingt bras flous se débattaient dans une flaque verte. La tête hésitait entre l'oeuf d'autruche et le profil du tapir.

— Il cherche une attitude idéale entre plusieurs croquis, pensa-t-il.

Mais l'artiste le détrompa.

— Les gestes que je reproduis ne sont qu'un instant fixé du dynamisme universel. Tout bouge, tout se transforme. En vous déplaçant dans l'onde, vous n'avez pas deux bras, mais dix, mais vingt, et leurs mouvements sont triangulaires.

Les séances se succédèrent. Avant de faire faire son portrait, M. Larsson n'eût jamais supposé que sa chair se décomposait en marbrures vertes, violettes et jaunes. Il apprit aussi que ses cheveux étaient bleus.

Il y a quelques jours enfin, le tableau encadré fut apporté chez lui.

— Qu'est-ce que cette abomination ? demanda Mme Larsson, qui s'exprime sans détour. Ce n'est pas ton portrait, j'espère !

— Si, ma bonne, c'est mon portrait.

— Et c'est ça que tu vas payer deux mille francs ? Un barbouillage au jaune d'oeuf !

— Ecoute, Eulalie, tu ne comprends pas l'art moderne. Il se peut que dans ta jeunesse on ait fait des portraits ressemblants : c'est une mode passée, voilà tout.

Mme Larsson ne voulait rien entendre.

— Pour vingt sous, répétait-elle, à la foire au pain d'épices, un photographe t'aurait mieux tiré.

Finalement, la discussion s'envenima, au détriment d'un service en porcelaine de Limoges, tout neuf.

Hier, M. Larsson devait verser ses cent louis à l'artiste.

— Voici, dit-il en tendant une bourse vide.

— C'est une plaisanterie ? demanda Tono Verdi.

— Du tout. Je suis, vous l'ignorez peut-être, fondateur d'une école nouvelle, les "Economistes futuristes". L'argent n'existe plus, nous payons avec l'ambiance et...

Tono Verdi n'étend point ses opinions au delà d'un certain rayon. Il se fâcha. De propos acerbes, mais bien français, en qualifications malsonnantes, quoique argotiques, la conversation tourna en pugilat, et M. Larsson creva la toile sur la tête du novateur.

Tono Verdi a porté plainte. Mme Larsson demande le divorce et plaide la folie. Jamais, non jamais, son mari n'eût supposé qu'il en coûtait aussi cher de faire faire son portrait par un peintre à la mode.

André REUZE.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

M. KERENSKY SONGERAIT A DISSOUDRE LA DOUMA

PÉTROGRAD, 16 septembre. — La proclamation de la République est une des exigences dont le Conseil des députés ouvriers et soldats avait maintes fois réclamé la réalisation.

On se rappelle que, lors de la crise de juillet, cet acte a déjà été envisagé et a même provoqué le départ du prince Lvov, président du Conseil.

Les journaux croient que la dissolution de la Douma ne tardera pas non plus à être décrétée.

Ce serait une mesure dont le gouvernement aurait décidé le principe au cours de la séance du Conseil d'hier. La dissolution de la Douma découlerait d'ailleurs assez naturellement de la proclamation de la République. La Douma, étant une institution de l'empire, ne saurait subsister, disent les journaux, sous le régime républicain.

La dissolution de la Douma donnera également satisfaction au Conseil des députés ouvriers et soldats, dont l'assemblée générale avait, il y a deux mois, voté une motion réclamant cette mesure.

Le Conseil des Cinq

PÉTROGRAD, 16 septembre. — Le nouveau ministère dénommé Conseil des Cinq, qui, on le sait, ne sera que provisoire et ne concentrera dans ses mains le pouvoir que jusqu'à la reconstitution complète du cabinet, gouvernera le pays avec le concours des chefs des diverses administrations, dont la participation aux séances du conseil ne sera que consultative et ne comportera pas le droit de vote.

Aucune nomination ministérielle n'est donc prévue prochainement.

Le gouvernement irait s'installer à Moscou

PÉTROGRAD, 16 septembre. — Suivant des nouvelles de Moscou, on parle beaucoup, depuis quelques jours, du transfert prochain du gouvernement dans la capitale moscovite.

Le maire, interrogé, a effectivement déclaré : « Il est probable que le gouvernement s'installera à Moscou. Des recherches sont déjà faites pour trouver des locaux destinés aux diverses administrations gouvernementales. »

300 marks de prime pour le premier Américain fait prisonnier

Le haut commandement américain a été informé par les autorités militaires françaises que le kaiser a promis une récompense de 300 marks et trois semaines de permission au premier Américain qui fera prisonnier un soldat allemand.

Cette information fut fournie par des prisonniers allemands, récemment capturés, qui déclarèrent que l'offre fut faite dans un ordre du jour à l'armée tout entière.

L'ALLEMAGNE S'EFFORCE DE DISCULPER LA SUEDE

LONDRES, 17 septembre. — On mande de Stockholm que, d'après le *Nyd Dagligt Allehanda* le gouvernement allemand a envoyé au gouvernement suédois une note regrettant la « question désagréable » soulevée par les télégrammes de Luxembourg et remerciant la Suède de les avoir transmis.

La note conclut :

« Le gouvernement allemand donna des instructions à tous ses représentants à l'étranger, les invitant à refuser de révéler au gouvernement suédois le contenu des télégrammes chiffrés pouvant être confiés par eux à la Suède pour transmission. »

On manifeste à Stockholm

STOCKHOLM, 17 septembre. — D'imposantes démonstrations eurent lieu, dimanche dernier, dans la capitale, à propos de l'affaire de la transmission des télégrammes allemands. 15.000 citoyens, Branding en tête, se rendirent au Ladrugardsgården, et plusieurs discours furent prononcés flétrissant sévèrement les menées allemandes.

Branding déclara notamment que, dans le communiqué officiel, on regrette de ne pas voir l'expression de l'indignation que doit susciter le contenu de la dépêche allemande.

L'Argentine exaspérée contre l'Allemagne

BUENOS-AIRES, 16 septembre. — Le sentiment national, en République Argentine, est de plus en plus indigné des menées allemandes. Il est visible que le gouvernement argentin serait désireux de ne pas brusquer les choses et même de ne pas sortir de la ligne de conduite qu'il s'est fixée, c'est-à-dire de la neutralité.

Une partie considérable de l'opinion publique se montre opposée aux procédés de temporisation du président Irigoyen. D'imposantes manifestations se préparent pour le 20 septembre, jour pour lequel l'arrivée du navire anglais le *Glasgow* est attendue à Buenos-Aires.

Le comte Luxburg est toujours à Buenos-Ayres

BUENOS-AIRES, 17 septembre. — Le comte Luxburg, ministre d'Allemagne en Argentine, dont le départ avait été annoncé pour vendredi dernier, était encore à Buenos-Ayres dimanche.

Le comte Luxburg devait s'embarquer à bord du paquebot hollandais *Zelandia*, à destination d'Amsterdam, mais ce bateau n'est pas encore arrivé à Buenos-Ayres. Le bruit a couru qu'en raison de ces difficultés, l'ex-ministre d'Allemagne songerait à se retirer au Chili ou au Paraguay. Mais les gouvernements chiliens et paraguayiens ont fait savoir au gouvernement argentin qu'ils considéraient la personnalité du comte Luxburg comme indésirable, et qu'ils lui interdiraient, en conséquence, l'accès de leur territoire. — (Radio.)

LE COMITÉ DE STOCKHOLM PUBLIE UN MANIFESTE

LONDRES, 17 septembre. — On apprend de Stockholm que le comité organisateur de la Conférence internationale a adressé aux partis affiliés à l'Internationale un long manifeste signé de MM. Troelstra, Van Kol, Albarda, Vleigen, Wibaut (Pays-Bas) ; Branding, Soederberg, Moeller (Suède) ; Borghjerg, Mina Bang (Danemark) ; Vides (Norvège) ; Axelrod, Erlich, Goldenberg, Rousanof, Smirnov (Russie) ; Huysmans (Belgique).

Le comité affirme que la classe ouvrière a de plus en plus le sentiment qu'elle a un intérêt politique et économique à collaborer directement à l'établissement d'un régime stable en Europe, aussi bien pour hâter la fin du conflit que pour éviter le retour d'une conflagration.

Il ajoute que la conférence de Stockholm est intimement liée à la révolution en Russie, et exprime l'espoir que les socialistes des empires centraux protesteront contre tous les projets qui tendraient à ruiner la révolution russe.

Après avoir dit qu'il est résolu à continuer son action avec calme et décision, le comité annonce qu'il publiera bientôt un ensemble de vues qui a été déposé par les partis adhérents avec un accord général qui sera un exposé objectif des questions soulevées par toutes les organisations.

Le Comité termine ainsi son manifeste :

« Si vous le voulez, citoyens, une conférence internationale aura lieu à bref délai. Pour attendre ce but, il suffit que les partis aient conscience de la grande responsabilité qui pèse sur eux. »

« Pour tout le prolétariat organisé, le mot d'ordre reste à Stockholm. »

Les relations de M. Turmel

An cours de l'enquête à laquelle on s'est livré sur les faits et gestes de M. Turmel, on a appris que, dès son retour à Paris, le député est allé porter lui-même une lettre au domicile d'un agent d'affaires de Montmartre, M. Vitrac, 39, rue Gabrielle.

La police s'est mise aussitôt à la recherche de celui-ci, qui habite actuellement une propriété à Le Pin, en Seine-et-Marne.

Hier après-midi, Mme Vitrac est venue au parquet demander ce que la justice voulait à son mari.

— Mon mari est souffrant, dit-elle ; mais je peux affirmer qu'il n'a jamais servi d'intermédiaire à M. Turmel.

On a fait comprendre à Mme Vitrac que seules les explications de son mari pouvaient être utilement entendues.

D'après les journaux de Lyon, il y a eu dans cette ville de 1904 à 1906 un nommé Vitrac qui fonda le *Petit Economiste du Sud-Est*, puis la *Société financière du Sud-Est*, et créa de nombreuses sociétés pour l'exploitation de mines au Maroc, de navigation sur le Congo, etc.

Toutes ces affaires paraissent très sérieuses. S'agit-il du même M. Vitrac ?

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — La nuit a été marquée par des actions d'artillerie assez vives, notamment dans la région de la ferme Froidmont, à l'ouest de Craonne, et dans le secteur de Massiges.

Après un violent bombardement, les Allemands ont prononcé une attaque sur nos positions de la forêt d'Apremont. Quelques fractions ennemies qui avaient réussi à prendre pied dans nos éléments avancés en ont été rejetés après un vif combat. Notre ligne est intégralement rétablie.

Dans les Vosges, un coup de main ennemi sur nos postes du Violu a échoué sous nos feux.

23 HEURES. — Sur la rive droite de la Meuse, assez grande activité des deux artilleries, en particulier dans la région au nord de la cote 344 et du bois des Caurières.

Nous avons repoussé un coup de main ennemi dans le secteur du canal du Rhône au Rhin.

Rien à signaler sur le reste du front.

AVIATION. — Dans la journée d'hier, quatre avions allemands et un drachen ont été abattus par nos pilotes ; un sixième appareil ennemi a été abattu par le tir de nos canons spéciaux. Enfin, six autres avions allemands, gravement endommagés à la suite de combats avec nos aviateurs, sont tombés dans leurs lignes.

Notre aviation de bombardement s'est montrée particulièrement active pendant la journée du 16 septembre et la nuit du 16 au 17. DE NOMBREUSES SORTIES ONT ÉTÉ EFFECTUÉES PAR NOS APPAREILS QUI ONT LANCÉ 15.000 KILOS DE PROJECTILES SUR LES ÉTABLISSEMENTS DE L'ENNEMI, PARMIS LESQUELS IL FAUT SIGNALER LES CASERNES ET USINES DE STUTTGART, LE CAMP D'AVIATION DE COLMAR, LES DEPOTS DE LOGELBACH, DES ÉTABLISSEMENTS MILITAIRES AU SUD DE METZ, LA GARE DE THIONVILLE, LES USINES D'UECKINGEN, LA GARE DE SARREBOURG, ETC.

Front britannique

13 HEURES. — Nos régiments anglais et écossais ont exécuté avec succès, pendant la nuit, des coups de main sur les positions allemandes à l'est d'Épehy, aux abords de la voie ferrée Arras-Cambrai et au sud de Gavrelle. Ces opérations nous ont permis de ramener des prisonniers, de capturer deux mitrailleuses, de tuer de nombreux occupants, de faire sauter des abris, des emplacements de mortiers de tranchées et des dépôts de munitions.

L'artillerie adverse s'est montrée assez active cette nuit à l'est d'Ypres.

SOIR. — L'ennemi, qui tentait ce matin, à la faveur d'un bombardement, d'effectuer un coup de main sur nos tranchées au sud de Lombaertzyde, a été pris sous un feu violent et a subi de lourdes pertes avant d'avoir pu aborder nos lignes.

Activité de notre artillerie, au cours de la journée dans le secteur d'Ypres. L'artillerie allemande a été un peu moins active, sauf dans le secteur sud de Lens et vers Nieuport.

La visibilité, qui s'est fort améliorée dans la journée d'hier, nous a permis de faire beaucoup de bon travail d'artillerie et de photographie. Les aviateurs ennemis, toujours très favorisés par un fort vent d'ouest, ont montré de l'activité pendant les intervalles de beau temps. Ils ont jeté, au cours de la matinée, dans l'intérieur de nos lignes, cinquante bombes, qui n'ont occasionné que très peu de dégâts. Nos pilotes ont jeté 143 bombes sur les terrains d'aviation et cantonnements ennemis. Leurs mitrailleuses ont, en outre, envoyé plusieurs milliers de balles sur divers objectifs à terre. Une formation d'infanterie forte de 2.000 hommes, prise d'une hauteur d'environ 30 mètres sous le feu de nos mitrailleuses, a été dispersée.

SIX APPAREILS ALLEMANDS ONT ÉTÉ ABATTUS EN COMBATS AÉRIENS, QUATRE AUTRES ONT ÉTÉ CONTRAINTS D'ATTEINDRE DESEMPARES. UN ON-

ZIEME AVION ENNEMI A ÉTÉ ABATTU DANS NOS LIGNES PAR NOS CANONS SPECIAUX. HUIT DES NOTRES NE SONT PAS RENTRÉS.

Front belge

Au cours des 48 heures écoulées, notre artillerie a tiré sur les organisations défensives de l'ennemi vers Woumen, ainsi que sur ses cantonnements du Praet-Bosch, Keyem, Beerst, Eessen, Roggevel, Zarren. L'artillerie ennemie n'a réagi que faiblement. De nombreuses bombes ont été lancées sur nos cantonnements. Notre aviation a été active dans la journée du 16 septembre.

Front italien

Sur le front du Trentin, dans le val Giudicaria, de petites formations ennemies qui tentaient de s'approcher de nos postes avancés ont été dispersées par notre fusillade.

En Carniole, une activité plus accusée de l'artillerie adverse a provoqué une vive réaction de nos batteries dans le Haut-But et dans le val Pella.

Sur le plateau de Bainsizza, pendant la nuit du 15 au 16, l'ennemi a tenté, par quatre contre-attaques successives, de récupérer le terrain qu'il avait perdu la veille. Il a été complètement repoussé par les héroïques défenseurs de nos nouvelles positions. Nous avons fait, dans cette affaire, 73 prisonniers dont 2 officiers.

Fronts russes

FRONT OUEST. — Dans la direction de Riga (région de la chaussée Pskov), nos éléments ont occupé, à la suite d'un combat, un important secteur de la position ennemie près de la ferme de Kronberg ; mais ils en ont été rejetés par une contre-attaque de leurs adversaires.

Dans la région de Kovel, vives fusillades. L'ennemi tire des projectiles chimiques dans la région de Roudka-Marinka.

Au nord-ouest de Goussiatine, nos éléments se sont emparés d'une forêt près de Yézerzisk, après en avoir délogé les avant-gardes de l'ennemi. L'infanterie adverse s'est repliée sur les hauteurs de la ligne Myshkovtse-Yassilkovtse.

FRONT ROUMAIN. — Fusillades.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la nuit du 13 septembre, les Turcs ont attaqué nos éléments qui tenaient des positions sur la crête qui longe la frontière turco-persane, dans la direction des monts Shiva-Resh et Buha-Resh, à environ 50 verstes à l'est de Revanduz.

Malgré la résistance de nos compagnies, les Turcs nous ont refoulés au delà de la ligne de ces monts.

AVIATION. — Le 12 septembre, de nombreux combats aériens ont eu lieu. Le capitaine de cavalerie Kosakov a abattu, dans la région à l'est de Goussiatine, son septième avion allemand. Les pilotes ont été faits prisonniers.

Nous avons descendu, en outre, un appareil ennemi qui est tombé dans ses lignes.

Notre aviation n'a subi aucune perte.

Le 13 septembre, nos aviateurs ont lancé avec succès 37 pouds de projectiles qui ont provoqué un incendie dans la région de Khorestkov, entre Goussiatine et Trembovia.

Selon des renseignements complémentaires, le 3 septembre, dans la région de Diakonesti (vallée de la rivière Trotus), notre artillerie a abattu un avion ennemi dont les pilotes ont été faits prisonniers.

Front de Macédoine

Pendant la nuit du 15 au 16, l'artillerie ennemie a manifesté une certaine activité dans la vallée du Vardar.

Journée du 16 calme sur tout le front.

Une petite colonne ennemie a été prise sous le feu de notre artillerie sur les hauteurs situées à l'ouest du lac Malik.

Ce que l'on dit à l'étranger

A PROPOS DES REVELATIONS DE BOURTZEFF

L'Arbeiter Zeitung :

En 1904, l'Allemagne voulait se servir de la Russie contre l'Angleterre ; en 1908, elle a voulu conclure une alliance avec l'Angleterre. Faut-il s'étonner si notre politique, qui ne songe qu'à la guerre ou qui ne songe qu'à des coalitions en vue de la guerre, et tantôt avec les uns et tantôt avec les autres veut déchaîner la guerre dans le monde, a fait maintenant se tourner contre elle tout l'univers ?

Bismarck visait à empêcher la formation d'une coalition contre le jeune empire allemand ; ses successeurs ont su grouper contre l'Allemagne un monde d'ennemis.

Tout cela se faisait d'ailleurs à l'insu du peuple allemand, ignorant de toutes les forces nationales et économiques, une pareille politique était condamnée à un échec ; mais le peuple allemand n'est plus disposé à supporter ce régime de gouvernement personnel.

LA PRESSE SOCIALISTE RUSSE ET LE CONSEIL DES CINQ

L'izvestia (organe du Soviet) :

La crise ministérielle aigüe est provisoirement réglée dans un esprit qui donne satisfaction aux exigences de la démocratie, ce qui est de bon augure ; car non seulement cela assure l'entoufflement complet de l'aventure de Kornilov, mais aussi la lutte énergique contre toute tentative contre-révolutionnaire.

LA RABOTCHAYA GAZETA (organe du parti ouvrier socialiste démocrate) :

Le conseil des cinq, n'étant qu'une combinaison provisoire, est parfaitement acceptable jusqu'à la solution définitive de la question du pouvoir par la grande conférence démocratique annoncée.

LA VOLIA NARODA (organe des socialistes populaires) :

Le conseil des cinq, tout en étant un organe de pouvoir peu stable, est quand même la seule combinaison qui fut possible pour sortir d'une situation qui semblait inextricable.

Navires allemands bombardés par des aviateurs anglais

LONDRES, 17 septembre. — Un communiqué officiel de l'Amirauté annonce :

Nos aviateurs navals ont bombardé, le 15 septembre, des navires ennemis entre Ostende et Blankenberge.

Des bombes ont été jetées sur des contre-torpilleurs et des chabutiers patrouilleurs. Un grand contre-torpilleur a été atteint. Un et probablement deux chabutiers ont été coulés.

Au cours de la soirée, un de nos hydravions exécutant une patrouille a été attaqué par deux hydravions ennemis. Nos avions d'escorte ont abattu un de ceux-ci et chassé l'autre.

Hier, vers 10 heures du matin, une de nos patrouilles a engagé le combat avec une escadrille ennemie et a détruit un et probablement deux avions ennemis.

Le conseil des ministres et la question des passeports

Le conseil des ministres, réuni hier sous la présidence de M. Raymond Poincaré, a procédé à l'examen de la situation diplomatique et militaire.

Il a fixé les grandes lignes de la déclaration ministérielle dont les termes seront définitivement arrêtés dans un nouveau Conseil qui se tiendra ce matin.

Le ministre de l'Intérieur a soumis au Conseil des mesures tendant à assurer la centralisation de la délivrance et du visa des passeports. Les passeports diplomatiques seront strictement réservés aux membres du corps diplomatique et aux chargés de mission.

Bourse de Paris du 17 septembre 1917

VALEURS Cours précédent Cours du jour

PARQUET

5 0/0 libéré... 88 1/2

5 0/0 amort... 88 1/

LE MONDE

LES COURS

— S. M. la reine d'Italie est en ce moment avec les jeunes princes à San Rossore, après avoir fait un séjour à Valdiere.

— Le duc d'Oporto quittera Rome cette semaine.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Blondel, ministre de France en Roumanie, est arrivé à Paris, venant de Jassy.

— M. Boppe, ministre plénipotentiaire en Serbie, est nommé ministre plénipotentiaire à Pékin.

— Le ministre de Suède à Londres et la comtesse Wrangel ont quitté l'Angleterre pour se rendre en France.

— Le vicomte de Fontenay, ministre plénipotentiaire en Albanie, est nommé au même poste en Serbie.

— M. André Chaumeix, notre distingué confrère des Débats, est nommé, pour la durée de la guerre, conseiller à l'ambassade de France à Berne.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage, hier, au Jockey-Club, ont été admis : le général André Brewster, inspecteur général du corps expéditionnaire américain ; le major Frank Ross McCoy, aide de camp du général Pershing ; le major Grayson Murphy, haut commissaire de la Croix-Rouge de l'armée américaine en Europe, et le major James H. Perkins, aide du major Murphy. Tous quatre avaient pour parrains le général baron de Berckheim et le commandant comte Louis d'Harcourt.

INFORMATIONS

— S. A. R. l'infant Luis d'Espagne, la princesse Pascal de Bourbon, Mme Eugène Schneider, la marquise de Saint-Sauveur, le baron de Grandmaison, député, le comte Joseph de Gontaut-Biron et le comte Ernest de Gabriac sont de passage à Versailles.

— La comtesse Joachim Murat est partie hier pour Vichy.

— Parmi les convives du déjeuner donné hier par l'Association de la Presse anglo-américaine, se trouvaient : colonel Needham, de la Croix-Rouge britannique ; major Murphy, major Perkins, lord Brooke, membre de la mission canadienne en France ; M. James Hazen-Hyde, de la Croix-Rouge américaine, etc.

CITATIONS

— Le maréchal des logis Pointel, de la 21^e batterie du 239^e d'artillerie, vient d'être l'objet de la belle citation suivante :

« Excellent sous-officier ; chargé comme chef d'un poste d'observation avancé de recevoir et transmettre tous les renseignements envoyés par téléphone, par optique et par courriers, a su diriger parfaitement ce service ; s'est particulièrement distingué en observant sous un bombardement d'une extrême violence la progression de notre infanterie. »

Le maréchal des logis Pointel est le fils du conseiller municipal du quartier du faubourg Montmartre.

MARIAGES

— Le chanoine de La Guibourgère vient de bénir, samedi dernier, en l'église de Chagné (Mayenne), le mariage de M. François de Charvigny, sous-lieutenant au 11^e chasseurs, décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre, fils de M. de Chauvigny et de Mme, née de La Guibourgère, décédée, avec Mlle H. d'Elva, fille du comte d'Elva, conseiller général et sénateur de la Mayenne, et de Mme, née Dumont.

— Le mariage de lord Rodney et de Miss Marjorie Lowther, fille du capitaine Hon. Lamcelot et de Mrs Lowther, vient d'être célébré à Christ-Church, à Londres.

DEUILS

— On annonce la mort de Mlle Monique Pierre Girardeau, fille du capitaine mort pour la France et de Mme, née Lambinet. En raison des circonstances, les obsèques ont eu lieu dans la plus stricte intimité.

Nous apprenons la mort :

De la comtesse de Tréveneuc douairière, qui a succombé hier, rue Cambacérès. Elle était la mère du comte de Tréveneuc, sénateur des Côtes-du-Nord, décoré de la Légion d'honneur et de la croix de guerre, actuellement aux armées, et de la marquise de Quinquemont ; la belle-mère de la comtesse de Tréveneuc, du colonel marquis de Quinquemont ; la grand-mère sous-lieutenant de Tréveneuc, tué le 21 juin 1915 ; du vicomte de Mony Colchen, maréchal des logis au 12^e d'artillerie, de la vicomtesse de Mony Colchen et de Mlle de Tréveneuc.

Du marquis de Ligondès, ancien maire de Sainte-Feyre, décédé en son château de Sainte-Feyre, près de Guéret. Le défunt avait épousé en premières nocces Mlle de Bolinay, petite-fille du général de La Rochefontaine, et, en secondes nocces, Mlle de Lignac. Il laisse quatre fils, tous sous les drapeaux.

De M. Lionel Prom, jeune aviateur, fils unique de M. Léon Prom, qui occupe une haute situation dans la société bordelaise, décédé au Maroc.

Du maréchal des logis pilote aviateur Jacques Thabaud-Deshouillères, fils de M. Thabaud-Deshouillères, directeur adjoint à la Société française d'archéologie, et de Mme, née Schaffers, deux fois cité et proposé pour une troisième citation, tué dans un combat aérien sur le front des Flandres.

BIENFAISANCE

De Biarritz :

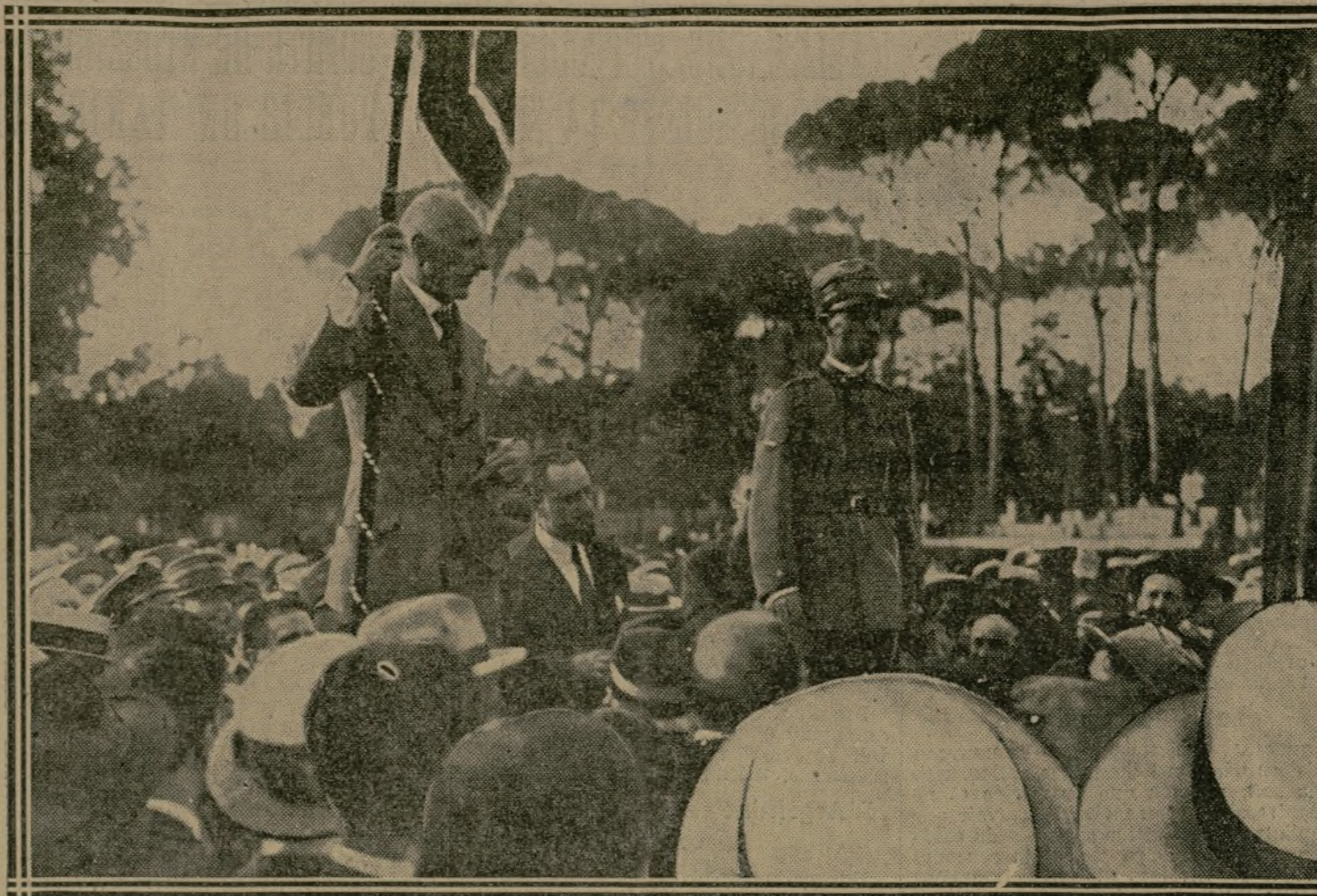
Le concert donné au profit de l'œuvre La Somme dévastée vient de réunir une élégante affluence qui a acclamé toutes les grandes vedettes inscrites au programme : MM. Claude Debussy, Georges Boskoff, Gaston Poulet Kobitzky, Miles Pastora Imperio et M. Poulet.

Un comité, dans lequel figurent entre autres les noms de la princesse Ghika, de la comtesse van den Stern, de la baronne de Giers, de Mme Barrère, de Mme Pachitch et de Mme Marconi, vient de constituer à Rome une section de la Croix-Rouge serbe.

STOCK CONSIDÉRABLE DE BUREAUX ET MOBILIERS DE TOUS STYLES

Bureaux américains. Bureaux tournants. Chaises bureau. — Classiers — Coffres-forts. — JARVIS & Co. — 10, rue de Valenciennes. — Vente, Achat, Location, Gardi-Mobilier. — Taniaud Jeune, 61, r. Rochechouart, PARIS.

LE MINISTRE BISSOLATI PRONONÇANT UN DISCOURS



LE GRAND PATRIOTE ITALIEN A REMIS ENSUITE UN DRAPEAU AUX MUTILÉS

Le ministre Bissolati, qui fut l'un des plus ardents interventionnistes italiens, vient de prononcer à Rome un vibrant discours où il a affirmé la réso-

lution de son pays de poursuivre la guerre jusqu'à sa fin victorieuse. Puis il a remis aux mutilés de la guerre un étendard offert par le peuple romain.

B L O C - N O T E S

Nous n'osions rien dire... Parce que, si nous avions dit quelque chose, on nous aurait aussitôt répondu : « De quoi vous plaignez-vous, et n'avez-vous pas honte ! Songez à vos frères et à vos enfants dans les tranchées. Eux aussi entendent un bruit effroyable, et non pas pendant cinq minutes chaque nuit, mais toute la nuit et tout le jour. Cependant, ils ne se plaignent point. Ils endurent. Endurez. »

Or, comme il n'y a rien à objecter à ce raisonnement, nous nous taisions. Et vers minuit et vers deux heures, toutes les nuits, ils arrivaient.

Ils arrivaient, les boueux blancs et jaunes, Français ou Kabyles, sur leurs chars de fer trainés par des roues de fer et portant des boîtes de fer. Si, plus tard, quelque historien, dédaignant les grandes aventures, les batailles et les intrigues des chancelleries, écrit d'une plume modeste l'histoire de nos mœurs, il ne manquera pas de noter que, pour enlever les épluchures de pommes de terre, les coquilles d'œuf et les cendres de l'âtre, il fallait aux gens du vingtième siècle un matériel blindé, brouillon et cuirassé comme une tourelle à canon.

Donc, les boueux arrivaient avec un grand fracas dont les bourgeois sursautaient dans leur lit. Le boueux chauffeur serrait ses freins qui gémissaient. Le boueux de l'avant sautait à terre et traînait sur le trottoir la boîte de fer qui s'y trouvait depuis neuf heures du soir. Et puis, d'un grand effort, il la hissait sur le camion. Alors le boueux de l'arrière prenait une boîte vide et la rejetait sur le trottoir. Voilà pour le numéro 1.

Le camion repartait avec un long sifflement, infiniment plus sonore que celui de la sirène. Je puis le dire. Car, lors d'une des dernières alertes, j'ai croisé au coin d'une rue une voiture de pompiers et une voiture de boueux. Les pompiers s'évertuaient à faire le plus de bruit possible, ce qu'on ne saurait leur reprocher, puisqu'ils avaient été chargés par toutes les autorités civiles et militaires de mener vacarme. Mais les boueux, que nul n'avait priés de coopérer au réveil, n'eurent aucune peine à étouffer le son de la sirène sous le fracas des boîtes remuées. Mais je m'égare.

Quand il avait pris les boîtes du numéro 1, le monstre repartait à toute vitesse vers le numéro 3, et c'était encore un arrêt, et le crissement des freins, et le bruit de toute la machinerie. On ne pouvait se rendormir que lorsqu'il avait quitté le quartier. Et on soupirait sans souffler mot, puisque c'est la guerre.

Mais voilà qu'un homme est venu qui prétend se plaindre à notre place. C'est M. Hudelo, préfet de police. Il défend que les boueux abusent de notre timidité. Il charge les agents de leur dresser procès-verbal s'ils font trop de bruit. Ma foi, vive le préfet ! Nous aimerait-il ? Voilà si longtemps que les gens de la rue se croyaient tout permis. Le préfet ne trouve pas extraordinaire que nous ayons envie de dormir... Oh ! merci...

Louis LATZARUS.

Consolation

Vous avez eu beau faire, madame, relancer les députés de votre connaissance, envoyer un bleu à votre ami Machin qui est au mieux avec un vice-président de la Chambre, téléphoner au petit Chose qui est attaché au cabinet d'un ministre, vous n'avez pas reçu ce matin le carton coloré que vous attendiez et qui devait vous permettre d'assister, cet après-midi, à la grande première du Palais-Bourbon.

Car c'est une grande première : il y a M. Painlevé, qui fait ses débuts comme président du Conseil ; MM. Maurice Long et Renard, qui doivent, pour la première fois, s'asseoir au banc des ministres ; M. Barthou — une étoile parlementaire — que l'on va revoir au gouvernement ; M. Doumer, que vous n'avez plus revu à la Chambre depuis de longues années...

Et puis, il devait surtout y avoir M. Turmel...

Avouez que c'était M. Turmel qui intriguait le plus votre curiosité, que vous brû-

liez du désir de voir comment était cet homme venu tard à la notoriété, ce député-homme d'affaires qui a l'interview si facile et qui montre une si belle indifférence à ce qu'on peut dire et penser de lui.

Vous n'avez pas eu de carte, madame ; toutes étaient ralliées à la présidence et à la question bien avant samedi. Mais consolez-vous ! Les privilégiées qui s'y sont prises avant vous ne verront pas M. Turmel.

Car, après avoir laissé mettre son nom sur l'affiche, M. Turmel fait faux-bond : il a quitté Paris hier soir.

Et c'est pour cela que, si intéressante que puisse être la grande première à laquelle elles vont assister, elles seront un peu déçues...

UN BON LARRON

Je dois dire que la psychologie du malfaiteur — voleur professionnel, kleptomane inspiré, ou gentleman cambrioleur de haute envergure — qui, ayant pris furtivement sur un comptoir, dans un grand magasin, le petit sac oublié là par Mme la duchesse de Noailles, trouve infiniment délectable de lui restituer par la poste ledit réticule, après avoir toutefois prélevé sur son contenu la somme de deux mille huit cents francs, — je dois dire que le cas moral de cet homme me laisse rêveur.

A quels mobiles a-t-il pu obéir, en rendant, à la grande dame frustrée par lui de deux cent mille francs de bijoux de famille et d'une somme de cinq mille francs, plus de la moitié de cette somme et la totalité des joyaux ?

Est-ce parce que la somme de deux mille huit cents francs, suffisant pour lui jusqu'à nouvel ordre à faire face à la dureté des temps, cet homme scrupuleux n'a pas voulu retenir par devers lui plus que le nécessaire ?

Est-ce parce que, désireux de faire un beau geste inoubliable, il a tenu également à s'assurer (en cas d'arrestation et de traduction par-devant quelque tribunal) pour deux cent deux mille deux cents francs de circonstances atténuantes ?

Est-ce tout simplement parce que, les précieux bijoux de famille n'étant pas des bijoux de sa famille, l'honnête scélérat, qui tient à garder le voile impénétrable d'un catégorique anonymat, respecte le prestige séculaire et le patrimoine ancestral des maisons nobles de France ?

Pour être pickpocket (ou pickpochette) on n'en est pas moins habituellement pourvu d'un certain nombre de bons instincts. Le voleur inconnu de la duchesse de Noailles pousse le sentiment de la propriété d'autrui jusqu'à un certain point, au-delà duquel il croit raisonnable et décent de prélever un honnête pourcentage sur le bien privé qui lui passe à portée de la main.

Mais, d'avoir eu la main un peu lestée, il s'est repenti. D'où, je crois, la restitution partielle qui vient de défrayer, pendant plusieurs jours, la verve des chroniqueurs et qui nous vaudra prochainement, dans les revues d'année courante, une nouvelle scène intercalée entre celle du nouveau riche (inévitabile comme le sont, en automne, la chute des feuilles et celle des cheveux) et le défilé patriotique des dandies de l'union sacrée.

L'un de mes confrères rappelait ces jours-ci, justement à propos du mystérieux voleur de la duchesse de Noailles, le cas d'un certain Dauga qui ne dérobaient exactement que les sommes dont il était débiteur aux victimes de ses larcins. Seulement il avait contracté l'habitude de les assassiner ensuite. Sachons gré à l'X... magnanime auquel Mme la duchesse de Noailles doit en somme, aujourd'hui, d'avoir retrouvé ses parures de n'avoir pas souillé d'un meurtre abominable l'enceinte du grand magasin où s'effectuait le vol, et d'apporter, dans ses forfaits, plus de modération, de mesure et de tact que le nommé Dauga. — SIMONE DE CAILLAVET.

Le mauvais jour

A table, dans un grand restaurant proche de la gare du Nord, une grosse dame déclarait à haute voix :

— Pourquoi, de tous les jours affligés de restrictions, le mardi est-il le plus accablant ? Mardi, pas de gâteaux, pas de rôt, pas de gibier. Rien ! Rien ! Pourquoi ?

Et quelques voisins de la dame répétaient la question, demandant aussi les raisons qui valaient tant d'infortunes au mardi.

L'explication fut apportée par un gail-

lard en bleu horizon :

— C'est que, hasarda-t-il, mardi est le jour voué au dieu Mars...

Du coup, la dame comprit, approuva et remercia :

— Mars, mardi ! Ah oui, c'est bien cela, dit-elle sérieusement.

Un pince-sans-rire ajouta :

— Ne vous plaignez pas trop, vous aurez tout de même l'addition !

Spectacle de la rue

Sur le boulevard Sébastopol, une revendeuse promène ses légumes dans une petite voiture.

— Du beau navet ! crie-t-elle à tue-tête ; du thym, des poireaux ! Voyez-les, ils sont superbes...

Comme une minidette s'approche et va faire quelques achats, un gamin de quatorze ans s'arrête :

— Eh bien ! dit-il à la marchande, vous vous y entendez pour « bourrer le crâne » ! Superbe, ça ? Vos poireaux sont « montés », vos navets sont « creux », et votre thym, c'est du serpolet...

— Qu'en sais-tu, petit serpent ? clame la marchande ahurie.

— Ce que j'en sais ? C'est que le jardinage, ça me connaît maintenant ! J'ai passé mes vacances à la ferme, cette année, et j'en ai cueilli de la « belle légume ». Aussi faut pas essayer de tromper les demoiselles en ma présence.

N'est-ce pas là déjà un heureux résultat des vacances à la ferme que M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, avait eu l'an dernier, l'excellente idée d'organiser ? Désormais les écoliers sauront faire le marché.

La Fresque des Boulangers

Les boulangers dont la question du pain a fait des hommes du jour n'apprendront pas sans une désagréable surprise que leur fresque, la Fresque des Boulangers, est en train de s'abîmer tous les jours davantage sous l'action de l'humidité.

Cette fresque fort belle, œuvre du sculpteur Alexandre Charpentier, ornait autrefois un des bas-côtés de l'église Saint-Germain-des-Près. Peut-être pensa-t-on que ces trois hommes, au torse nu devant un four flamboyant, n'étaient pas à leur place sur un mur d'église puisque, il y a quinze ou vingt ans, la Fresque des Boulangers fut transportée au square Scipion, en face de la boulangerie militaire du même nom.

Mais devant le mur où elle est incrustée on commit la faute de planter deux ou trois arbres. Ces arbres ont grandi. Aujourd'hui, non seulement ils cachent l'œuvre d'Alexandre Charpentier, mais, en la dérochant aux rayons du soleil et en secouant sur elle leurs branches mouillées de pluie, ils sont cause qu'elle moist et se détériore.

Notre municipalité, que nous savons soucieuse de la conservation des beautés de Paris, ne fera-t-elle rien pour remédier à cet état de choses ?

Sillage parfumé

L'« Odor della femina », disent nos amis les Italiens ; joli mot dont se pare un charme bien français. C'est, en effet, à la Compagnie française des Parfums d'Orsay que toute femme soucieuse d'attractance doit les senteurs exquis qu'elle répand autour d'elle, et qui, longtemps après son passage, tiennent les admirateurs enivrés, comme sur le chemin d'une moisson de fleurs incomparablement odorantes.

LE PONT DES ARTS

On nous promet pour novembre une traduction française des *Contes et Légendes des nations alliées*, recueillis et illustrés par Edmond Dulac, cet artiste français devenu si anglais que tout le monde le croit le contemporain d'Arthur Rackham. Mais ne nous étonnons point : il est Bordelais, et il y a de grandes affinités entre les Anglais et les gens de notre Sud-Ouest.

Spécialement chargé, dès le début de la guerre, par le ministère de la Guerre d'Italie, d'assurer la protection des monuments de Venise, personne n'est mieux documenté que M. Ugo Ojetti sur cette question. Il va publier sous ce titre : *Les Monuments italiens pendant la guerre*, une monographie dans laquelle il montrera comment, chez nos voisins, on a pourvu à la protection des œuvres de l'architecture, comment les dommages ont été si limités malgré l'acharnement de l'ennemi. Et ce magnifique ouvrage aura aussitôt une traduction française.

LE VEILLEUR.

THÉÂTRES

La première de ce soir. — Ce soir, à la Porte Saint-Martin, première (à ce théâtre) de *Montmartre* de M. Pierre Frondaie, ayant pour principaux interprètes : MM. Félix Guenet, Louis Gauthier, Jean Toulout, Mmes Juliette Darcourt, Villeroy, Andrée Pascal et Polaire.

Théâtre Réjane. — Ce soir, à 8 h. 30. Une Revue chez Réjane. Immense succès !

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h. 15, *l'Élévation*. Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 1 h. 30, *Werther*, les *Amoureux de Catherine*.

Odéon, 8 h. 15, *Mon ami Teddy*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*.

Gymnase, relâche ; vendredi, *Petite Reine*.

Vaudeville, 8 h., *la Revue*.

Châtelet, mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche et soir, *le Tour du Monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.

Trianon-Lyrique, 8 h., *Giroflé-Girofla*.

Ambigu, 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Antoine, 8 h. 25, *M. Bourdin, professeur*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, à 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Cluny, 8 h. 30, *le Trombone de Madame*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle Nuit*.

Femina, 8 h., *Sapho*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *Taïaut ! la Petite Maud*.

Scala, 8 h. 30, *le Sursis*.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dimanche.

Le général Petain en Alsace

Le général en chef est allé, ces jours derniers, en Alsace, rendre visite aux populations libérées. Lors de son dernier voyage dans la région du Haut-Rhin, il avait été accueilli par les maires des villes et des villages qui avaient tenu à lui apporter l'assurance de l'absolu dévouement de leurs administrés envers la mère patrie.

An cours de ce nouveau voyage, le général Petain a été accueilli dans les villages et les villages avec une joie qui contenait difficilement le désir formel qu'il avait exprimé de laisser à sa visite un caractère très simple.

Le général en chef s'est rendu chez les maires et les notables des principales communes, s'enquérant des besoins locaux au point de vue de l'industrie et de l'agriculture, s'informant des rapports des populations civiles avec l'armée et l'administration militaire. Partout, à Wesserling, Thann, à Massevaux, à Dannemarie, il recueillait l'assurance que le caractère ancien, traditionnellement ami de la troupe, avait conservé toute sa sollicitude à l'égard des soldats et était profondément heureux de vivre à nouveau dans le contact permanent des régiments français.

Pour améliorer notre pain de guerre

Améliorer la qualité du pain est le souci de tous les chercheurs spécialisés. Récemment le professeur Lapique et M. Legendre exposaient à l'Académie des Sciences le résultat de leurs recherches.

Un chercheur de Rouen, M. Leroy, vient de trouver un perfectionnement de cette méthode. Le professeur Moureu, le chimiste bien connu, l'a fait connaître hier à l'Académie des Sciences.

La solubilité de la chaux dans l'eau ordinaire étant faible, M. Leroy augmente cette solubilité en substituant à l'eau simple l'eau gluco-sée. Il se forme un glucosate de chaux dont l'action bienfaisante se manifeste par une panification plus rapide. Les efforts des savants arriveront-ils à nous faire donner un pain agréable et digérable. Oui, si la valeur de leurs procédés n'est pas diminuée par des difficultés d'exécution qui provoqueraient des résistances de la part des boulangers.

A L'OLIVIER ROMAIN. Huile d'Olive gar. pure. l'estragon de 10 l. 38 fr. ; extra-vierge 40 fr. 100 cent. remb. A. Carrier, 3, passage Ribet, Toulon.

ACCUMULATEUR POL

se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches. Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

VARICES

immédiatement et radicalement soulagées par le traitement des Bas élastiques de V.A. CLAYEY, Fabricant 234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que le moyen de prendre les mesures et tous renseignements détaillés.

100 FRANCS PAR JOUR

Affaire par correspondance avec fabrication d'appareil d'un article unique de grande vente. A créer, mise au courant facile, démarrage d'exploitation imposé Paris. Tous renseignements seront donnés de vive voix à Rouen. Il faut déposer de 20.000 francs pour traiter ; 14.000 fr. pour la reprise ; 6.000 fr. pour roulement. Ecrire Abonné Boîte Postale n° 2 à Rouen. Poste Grand Nord.

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marc, Paris son livre n° 37. GRATUIT.

CAPSULES

DE MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

Le gérant : VICTOR LAUVIERGAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volume